

## CRITICA

*Eine Handvoll. Ausgewählte kleine Schriften* von István BORZSÁK, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1 vol. in 4°, 1999, XI et 785 p., 1 index.

L'important recueil qui nous est ici présenté comporte soixante-dix-huit articles d'I. Borzsák, répartis, outre une introduction et un épilogue, entre huit sections : *D' Homère à Virgile ; Horatiana ; Sur l'historiographie hellénistique et Romaine ; Latinité d'argent ; Tacitea ; Latinité tardive, survie ; L'est et l'ouest ; Sur l'histoire de la science de l'Antiquité*. On voit l'étendue des domaines qu'a embrassés ainsi la recherche d'un seul homme dans toute la période qui a suivi la dernière guerre, d'abord à l'Ecole Supérieure de Budapest, puis dans l'Université de cette ville (avec un passage après 1956 dans la Bibliothèque universitaire de la capitale puis à Debrecen ) et ensuite à l'Académie hongroise des Sciences ; il avait présenté aussi de nombreuses communications dans des Universités étrangères, qui l'appelaient en raison de ses compétences, de son prestige scientifique, de sa noble humanité et de l'amitié qu'il savait susciter partout.

M. Borzsák et ses éminents collègues m'ont fait l'honneur de m'accueillir à l'Académie des Sciences de Hongrie et de me permettre de participer quelquefois à leurs travaux ; j'ai pu ainsi connaître leur patrie et mesurer leur profond attachement envers elle. Depuis plus de trente-cinq ans, ce fut l'un des aspects les plus précieux de mon expérience professionnelle et humaine. Je me trouvais mis en mesure d'apprendre à connaître une grande nation, sa culture propre et universelle et aussi un certain amour de l'humanisme, du courage et de la beauté qui n'était pas sans favoriser des rapprochements essentiels avec les traditions latine et française, faites de poésie et de raison, de lucidité, de rigueur et aussi de sens du sacré.

Dès les premières pages du recueil qui nous est présenté, les différentes caractéristiques que nous venons de souligner sont présentes. D'abord la fidélité du coeur et la profonde sensibilité qui permet à l'auteur de s'exprimer : de là, au début du volume, la dédicace à sa femme : *Helenae lucido sideri f 28. IX. 1998. ...manibus date lilia plenis*.

La poésie, la tendresse, la beauté apparaissent dans les premières pages. Elles resteront présentes constamment, jusqu'aux dernières. C'est dans cette perspective qu'il convient d'apprécier la méthode de l'auteur et les sujets qu'il choisit. Il se veut d'abord philologue. On conçoit dès lors qu'il attache une importance majeure aux grands auteurs et à l'histoire des idées et de l'humanité (civilisation, guerre et liberté, religion). Il rejoint ainsi les aspects majeurs de la tradition romaine et montre comment les enseignements de sa patrie correspondent à la situation géographique et idéologique. Il sait que les idées peuvent avoir une force et une grandeur telles qu'elles mènent le monde et qu'on doit les prendre au sérieux en mesurant leur valeur. C'est ainsi que la fidélité à une patrie ou à des groupes d'hommes peut se combiner avec le sens de l'universel. Le destin de la Hongrie nous le prouve : elle est à mi-chemin de l'Occident et de l'Orient ; entre le sud et le nord, elle témoigne pour l'unité de l'Europe et pour sa diversité. Elle rejoint Rome directement mais aussi par des chemins germaniques, français, italiens, anglais. On a écrit récemment que l'Europe ne pourrait se faire que si elle respectait et même protégeait les cul-

tures nationales dans leur diversité. Il n'existe pas dans ce domaine d'opposition invincible à condition que l'humanisme universel soit respecté. Le destin de la Hongrie et des peuples qui l'ont constituée en témoigne. Ils se tenaient sur les frontières de l'Europe et de l'Asie. Ils en ont parfois cruellement souffert. Mais ils ont aussi fait beaucoup pour la solidarité humaine.

La première partie du recueil – *D'Homère à Virgile* – nous le prouve. M. Borzsák étudie d'abord les renseignements ou les légendes transmis par les auteurs grecs sur les peuples antiques qui ont précédé les Hongrois, et notamment les Agathyrses. Etudiant le sens de l'humanité chez les anciens, il confronte Hippocrate et Virgile : les Latins ne se bornent pas à soigner la maladie et la faiblesse, comme l'ont fait souvent les Grecs : ils portent plus haut l'exaltation de la *uirtus* héroïque et définissent ainsi une forme d'épopée philosophique qui leur est propre mais qui conduit la pensée antique à une unité supérieure, notamment en rapprochant la terre et le ciel, les paysans et les guerriers, Hésiode et Homère. Il est bien vrai que nous sommes ici très proches de la Hongrie.

Nous entrons maintenant dans une série d'études sur Alexandre et sur les récits épiques qui se sont développés à propos de sa marche vers les Indes. Quelles en sont les sources, viennent-elles d'une tradition gréco-romaine issue de Choirilos ou de l'épopée hellénistique ? Certes, il s'agit plutôt d'une synthèse, corrigée au temps de Quinte Curce par l'idéologie romaine. Mais il ne faut négliger aucun des points de vue. Il existe dans l'histoire d'Alexandre, telle que Rome nous la rapporte à l'époque impériale, une double tradition qui se développe au – delà d'Homère et que l'on doit discerner sans la désunir. Les articles qui suivent dans notre recueil soulignent à ce propos le rôle qu'a dû jouer Fabius Pictor dans l'entrée à Rome de la tradition alexandrine.

Nous arrivons maintenant à *l'Urbs*. M. Borzsák montre par des exemples de Plaute et d'Ennius comment elle reçoit et infléchit selon sa vocation propre les diverses influences hellénistiques (le roman, l'épopée). Voici maintenant que deux héros de première grandeur entrent en scène : César et Cicéron sont confrontés, à la lumière du mythe de Romulus. Le premier a désiré le pouvoir royal, le second l'a contesté par haine de la tyrannie. Certes l'un et l'autre s'opposaient ainsi radicalement. Mais ils se référaient aux mêmes événements de la tradition romaine.

M. Borzsák semble se défier quelque peu de l'emphase oratoire que Cicéron apprécie. Il pense qu'Octave a combiné, dans son esthétique comme dans son action, les enseignements des deux hommes et qu'il s'est tenu ainsi proche du Romulus de la légende. On peut se demander pourtant si le commentateur et l'admirateur de Tacite peut rester proche du premier empereur et de son père adoptif. Il nous donne lui-même à penser que son point de vue suggère d'autres nuances. Il n'aime sans doute pas beaucoup plus Romulus que ne faisaient Cicéron dans le *De officiis* et peut-être Tite-Live lui-même. L'article qui suit nous le montre. Il porte un titre singulier : *Caesars Funeralien und die christliche Passion*. Il s'agit d'interpréter d'une part la *V<sup>e</sup> Eglogue* de Virgile et d'autre part le discours démagogique d'Antoine montrant au peuple le corps du dictateur et ses vêtements ensanglantés. En fait, l'auteur songe moins à la mort du Christ qu'à celle d'Osiris. Certes, il n'ignore pas les rapprochements avec César, qui sont aujourd'hui généralement admis. Mais il rappelle que César lui-même, au moins depuis ses amours avec Cléopâtre, avait favorisé des rapprochements avec la tradition égyptienne, sur laquelle Antoine s'appuyait aussi. J'admets volontiers cette observation. Mais alors pourquoi favoriser une conception de la royauté, qui certes conduisait à l'Empire, de César à Néron et même à Vespasien, mais que ni Tacite ni les chrétiens, dont M. Borzsák est toujours proche, n'acceptaient ? On devine ici quelque ironie. Nous verrons qu'elle se manifeste en d'autres endroits chez le commentateur moderne.

Les articles qui suivent sont tout à fait significatifs quant à la pensée de notre auteur et aux suggestions qu'il nous propose. Il évoque d'abord *l'otium Catullianum*, puis la conception du héros telle qu'elle apparaît chez Horace et Virgile. Chaque fois, nous voyons que le commentateur passe par des lectures de poésie pour arriver à une vision pacifique de la sagesse. A propos de *l'otium*, dont l'évocation vient compléter la célèbre traduction de Sappho, l'auteur distingue les deux conceptions qui ont coexisté à Rome et qui semblaient s'opposer. Le repos, qui nous écarte des affaires publiques, de leurs troubles et de leurs passions, est approuvé par les philosophes, selon les cas et les écoles. Mais il est condamné s'il devient source de mollesse. En fait, en joignant à son cri d'amour un aveu de faiblesse, le poète marque son amertume et exprime les contradictions qui existent en lui. En comparant d'autre part Homère et Virgile, M. Borzsák montre que la mythologie héroïque à laquelle il se réfère n'est plus vivante. Il ne s'agit plus que d'allégories exprimant le destin de Rome et les conflits qui divisent ceux qui la gouvernent au temps du poète. La philosophie se substitue ainsi à la fascination de la guerre. Les images qui décrivent le feu du ciel s'allumant sur la tête d'Ascagne procèdent cependant d'une religiosité cosmique qui paraissait d'abord chez les Iraniens. Il devient dès lors possible de méditer sur l'image du héros telle

que Virgile la propose. Diverses épopées tardives ont mêlé l'image d'un miroir de l'avenir à la description de la descente aux enfers. La description épique telle que Virgile l'a proposée se joint alors à l'imagination prophétique. On va jusqu'aux suggestions de Voltaire et de son *Henriade* (peut-être faudrait-il aussi songer à Victor Hugo et à *La fin de Satan*). La méditation sur la vision magique de l'avenir n'apparaît plus que dans la représentation illuministe telle qu'elle se manifestait encore dans les épopées populaires de l'époque romantique. Mais Virgile fait partie des sources et cela constitue l'une des formes de son actualité.

Evidemment, nous pensons à Horace. Chez lui, la méditation sur la guerre se trouve liée à une tradition morale et à une situation politique qui sont les mêmes que pour son ami le poète de Mantoue. M. Borzsák est d'autant plus attentif à sa pensée et à sa poésie qu'il a donné, comme chacun sait, une édition de l'œuvre lyrique dans la collection Teubner. Nous trouvons ici plusieurs articles qui se réfèrent à cet auteur : ils forment la deuxième partie de notre recueil.

J'insisterai particulièrement sur le premier article de cette série : *Descende caelo...* Tels sont les premiers mots de l'*Ode* III,4. M. Borzsák consacre à ce texte l'un des plus beaux articles du livre. L'ensemble de sa pensée s'y trouve exposé avec une ampleur remarquable. Notons qu'il insiste d'abord sur la densité du style d'Horace et sur son énergie. Mais l'ode dont nous parlons, qui fait partie des *Odes romaines*, est une des plus longues (80 vers). Elle joint donc l'ampleur à la concision. Elle se trouve d'abord étudiée en comparaison avec la source pindarique. M. Borzsák montre qu'elle est mise en relation avec les images et le style du poète grec. Mais on ne saurait parler d'une épinicie. Il ne s'agit pas de victoire dans les jeux et on ne peut considérer le poème comme une simple imitation. Il y a changement de genre. De l'épinicie on passe à un hymne de caractère religieux. Horace évoque avec force le culte des Muses, dans lequel il se sent *inviolatus* puisque le prince et les armées l'ont protégé contre toute violence. La pureté nécessaire à la poésie se trouve donc associée à la paix sans laquelle il est impossible de célébrer les Muses. Horace recourt alors à la mythologie, dans son expression allégorique et générale. Il évoque la guerre entre Jupiter et les Titans. Il pense bien sûr à Auguste et à la guerre civile. Il va ainsi plus loin que Virgile, qui s'était contenté de proclamer, dans un récit de caractère épique, légendaire ou historique, le modèle du *princeps*. Ici la poésie se trouve mise en rapport étroit, en relation d'unité essentielle avec la paix. Telle est la vraie grandeur d'Auguste. La force sans la juste raison n'est que folie. Les Romains doivent s'en souvenir et la tâche du poète est de le leur rappeler par les moyens de la pureté, de la beauté, du dépassement. Jusqu'ici nous restions dans le voisinage de Cicéron et de César, nous écoutions leur dialogue tragique. Maintenant, nous voyons s'annoncer, avec Horace et Virgile, le Tacite du *Dialogue des orateurs* et son héros Maternus, le poète solitaire qui juge la Ville dans les *loca sancta* de la campagne. L'unité profonde des travaux de M. Borzsák prend forme à nos yeux. *Descende caelo...* Le héros descend du ciel et renonce aux batailles qui s'y sont déroulées. Il renonce aux tentations de violence et il trouve ici-bas le détachement qui le protège contre la fureur guerrière.

Le poète peut alors concilier le goût de l'instant et la conscience de l'éternité. *Exegi monumentum aere perennius...* Horace, bien sûr, pense à Virgile. Dans sa réflexion héroïque, il rejoint l'auteur de l'*Enéide*, qui plaçait l'évocation déchirante du jeune mort, Marcellus, à côté de celle de l'éternité. Il évoque également la pérennité des Pyramides. Mais il pense aussi à Lucrèce : c'est sans doute la seule fois où M. Borzsák cite l'Epicurisme ; il le fait à propos de cet écrivain. La poésie d'Horace rejoint ici la doctrine du Portique. Mais elle conserve certains traits de son Académisme éclectique : elle croit qu'elle ne peut rester indifférente à la souffrance des hommes, à leur faiblesse et à leurs vertus, fondées elles-mêmes sur le sens de la grâce et de la convenance.

Dès lors, les articles qui suivent permettent de situer le lyrisme d'Horace dans sa vie et dans le temps. M. Borzsák commence par esquisser une comparaison entre le poète et Lucain. Reprenant une formule déjà utilisée par des commentateurs, il nous dit que celui-ci décrit un mystère de mort, non de naissance, à propos de l'histoire romaine. Horace est déjà sensible à l'idée d'une décadence latine. Il pense que les générations futures en souffriront sans en être responsables et l'on comprend que, dans ces conditions, il cherche à retenir le passé et à se réfugier dans l'instant. Lucain, pour sa part, offre à ses lecteurs des consolations inspirées par le Stoïcisme, mais il s'agit d'un Stoïcisme pessimiste et M. Borzsák parle d'une « consolation douteuse ». Il se montre en effet très sensible à ces ambiguïtés d'écriture qui apparaissent chez les auteurs romains. Il est donc attentif aux nuances et aux silences : on s'en apercevra mieux encore dans ses beaux commentaires sur Tacite. C'est dans cet esprit qu'on peut lire les réflexions de Lucain sur la mort de Caton ou encore sur la victoire de César : *Vivat et ut Bruti procumbat uictima, regnet* (« Qu'il vive et règne pour mourir victime de Brutus »). César a cru, dans sa propagande, proposer la liberté au prix de la paix. Cela n'était pas possible et les dieux lui ont forgé une des-

tinée faite pour le châtement. Il a abordé triomphalement en Italie après avoir passé le Rubicon, mais il méritait ainsi la mort qui l'a puni. Il n'est pas arrivé sur la terre romaine comme Ulysse à Ithaque, ou Enée dans le Latium. Il est plutôt un anti-héros qu'un héros véritable.

Un autre article souligne cependant les affinités qui existent ainsi entre César et Alexandre et que Silius Italicus a mises plus tard en lumière. Il semble que l'idée d'une telle supériorité se soit développée sous l'influence des croyances orientales qui se sont affirmées à propos de la domination impériale. Mais Alexandre, Enée, et même Ulysse étaient des Orientaux qui cherchaient à conquérir le monde. La domination qu'ils concevaient n'était pas sans danger pour la liberté. Les Romains n'oublient jamais l'exemple de Caton.

Horace, dans son oeuvre lyrique, reste donc très proche de l'épopée virgilienne. M. Borzsák a raison de le souligner. Il essaie de le montrer dans toute sa réflexion sur le style et sur la pensée du poète latin. Cela se manifeste d'abord dans son usage d'une rhétorique appropriée. On a souvent parlé de son exaltation du printemps : elle se rattache à l'un des aspects les plus originaux de son style. Certes il imite les *topoi* familiers à ses confrères, mais il les adapte à la fois à son caractère et à sa conception de la création littéraire. Il met l'accent sur la nature et ses beautés mais il se défie de sa profusion sauvage et il veut, comme le souligne M. Borzsák, « arracher les épines ». La nature doit adopter le point de vue du jardinier, c'est à dire qu'il faut lui éviter de se montrer trop généreuse. Horace rejette donc toutes les formes du maniérisme et, par la sobriété qu'il allie toujours à la densité et à l'énergie, il ressemble plutôt à ce qu'on appelle un classique : telle est la tendance majeure de l'*Art poétique*. De même dans l'*Ode*, I, 38, Horace rejette les « ornements perses », il se défie des splendeurs orientales et recherche plutôt la simplicité. Les commentateurs se demandent comment concilier les deux termes et les deux nuances : ils comprennent mal les rapports qu'entretiennent la grandeur et la simplicité. Une lecture plus attentive de Pindare leur aurait montré, comme on nous le fait sentir ici, que la grandeur s'accorde très bien avec l'humilité : c'est ainsi que la grâce peut s'unir au sublime. Mais Horace va encore plus loin : M. Borzsák montre à propos du même texte que, chez le poète, la grandeur procède même de l'humilité et qu'elle naît de sa simplicité. Il y a là un progrès de la pensée esthétique qui permet de joindre le lyrisme grec à l'épopée virgilienne.

Horace aboutit donc de nouveau à un rejet du maniérisme qu'il manifeste notamment par son refus presque complet des mots rares. On pourrait observer cependant qu'il les emploie quelquefois dans les passages où il touche au sacré et à son mystère. Il rejoint alors l'obscurité poétique qui naît aussi de ses phrases et de leur caractère serré. En somme, il ne s'abandonne jamais à une démarche systématique et stéréotypée, mais en passant constamment de la grandeur à la modestie, il les unit et il suit les mouvements de son âme, de sa sensibilité et de ses sentiments.

Du même coup, cette oeuvre poétique nous propose, par sa transparence comme par son intensité, un portrait de son auteur. Certes, il vit sur terre, à Rome, et même à la cour d'Auguste. Comme le dit M. Borzsák, le sol de marbre est assez glissant. Mais, par son sens de la grâce et de l'élégance, le poète évite toujours les chutes. En particulier, il se garde des faux pas que pourrait provoquer l'ivresse : sans doute il admire beaucoup Dionysos mais il se tient plus près d'Orphée, dût-il céder quelquefois à une certaine mélancolie qui se mêle à sa gaieté.

Les derniers articles relatifs à Horace traitent de questions plus techniques que nous ne pouvons exposer ici dans le détail : il s'agit des problèmes posés par l'histoire du texte et par le classement des divers manuscrits. M. Borzsák montre que, malgré les efforts des commentateurs, il est impossible de distinguer des groupes cohérents : on est obligé, pour chaque correction, de procéder au coup par coup, en s'appuyant plutôt sur l'usage des autres poètes. Nous voyons au demeurant que cette souplesse et cette diversité s'accordent fort bien avec la liberté et la spontanéité dont Horace ne se prive jamais. L'auteur nous le prouve en commentant certains choix qu'il a formulés dans son édition Teubner des *Odes*.

D'autre part, à côté de l'histoire du texte, il parle aussi de l'histoire des éditions et en particulier de la forme qu'elle prend dans la littérature hongroise. A Rome, il commente de façon détaillée l'oeuvre de Porphyryon en montrant son caractère rhétorique et en signalant quelques erreurs qui ne dissimulent nullement les qualités de l'ensemble. Dans l'article suivant, il montre quelle grande place Horace occupe dans la tradition littéraire de la Hongrie, il évoque des noms : Abstemijs-Bornemisza qui, au XVI<sup>e</sup> siècle, rédigea aussi une *Electre* où s'expriment les réflexions de ses contemporains sur le pouvoir ; le grand poète Petőfi qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, symbolise par son lyrisme la liberté hongroise ; Daniel Berzsenyi qui a exalté plus que tout autre « l'Horace hongrois » ; Geyza Nemethy dont M. Borzsák cite une imitation d'Horace, etc.

Après ce riche ensemble de réflexions sur le lyrisme horatien, M. Borzsák passe à l'historiographie hellénistique et romaine. Il en a parlé beaucoup déjà, mais il ajoute ici trois articles. Le premier a pour titre : *Spectaculum*. L'auteur reprend une idée présentée par les commentateurs selon laquelle les historiens hellénistiques et romains conduisent le récit comme des descriptions de spectacles qui rappellent la tragédie et où le peuple joue le rôle du chœur. Nous constatons que cela est particulièrement marqué chez Tite-Live, dans sa manière très classique d'analyser et d'exposer les faits. Un tel procédé est moins évident chez Virgile, dans l'*Enéide*, ou surtout chez Tacite qui, certes, garde la tragédie, mais qui met l'accent sur les passions collectives et doit surtout chercher la *catharsis*. Cette observation est frappante dans l'article suivant : *De Sémiramis à Hannibal*. Ici le caractère violent de l'histoire hellénistique se manifeste dans l'esprit de domination. Enfin dans le troisième article consacré au Monument d'Ancyre, où sont citées les victoires d'Auguste, M. Borzsák reconnaît les caractéristiques orientales de la louange royale et de l'exaltation des victoires remportées par les monarques. Ici encore, il semble possible d'établir un rapprochement avec la conquête d'Alexandre, mais celui-ci allait de l'Ouest à l'Est, alors que, depuis César, les Romains vont plutôt de l'Est à l'Ouest. Dans tous les cas, il s'agit d'unifier le monde par les armes.

La partie suivante du recueil concerne la *Latinité d'argent*. M. Borzsák établit d'abord une comparaison entre Virgile et Ovide. Elle porte sur la description des Enfers, lieu sans lumière et sans clarté où aucune forme ne peut être distinguée. Cette présentation, qui sera souvent reprise, procède à l'origine du Chant VI de l'*Enéide*. Chez Virgile elle résulte essentiellement de touches diffuses qui prennent un caractère symbolique plus que réaliste. Chez Ovide, les mêmes traits apparaissent, mais ils ont un caractère plus représentatif. De fait, l'auteur des *Tristes* et des *Pontiques* connaît les Enfers puisqu'il y est exilé et qu'il les habite. L'image qu'il nous donne semble convenir à la représentation virgilienne de l'Hadès. Avec lui et à sa suite on a rapproché le climat des Enfers des rives du Pont-Euxin, de la Scythie ou du pays mystérieux des Cimmériens. A propos d'Ovide aussi, qui utilise volontiers la formule : *aut...uel*, notre commentateur propose de garder la lecture des manuscrits pour Catulle, XI, 21. Enfin un autre article décrit un texte de propagande publié à la gloire de Claude au temps de sa victoire sur les Bretons. M. Borzsák montre que les faits évoqués, qui sont tous tournés en faveur de l'Empereur, sont interprétés en ce sens pour les besoins de la flatterie. Ils apparaissent également chez Tacite, mais celui-ci, inspiré par la tradition d'Agricola, critique toute complaisance et montre que les victoires obtenues sont vaines et fausses si elles ne s'accompagnent pas d'une action juste et civilisatrice.

Nous arrivons à Tacite. C'est à lui que M. Borzsák, auteur de l'article *Tacitus* dans la *Realencyclopädie* de Pauly-Wissowa, consacre dans notre recueil les articles les plus profonds et les plus vigoureux.

Le premier d'entre eux porte sur la *Pax tacitea* : c'était une communication présentée le 4 Novembre 1965 au Congrès de la Société *Eiréné*. J'étais ce jour là présent à Budapest pour mon premier voyage et je fis alors la connaissance de M. Borzsák. Ainsi commencèrent mon admiration et notre amitié. Le commentateur, qui après un enseignement à Budapest, s'exprimait pour la première fois dans un Congrès international, après une longue interruption. Il choisit de parler de la *Pax tacitea* en la comparant avec la *Pax romana* telle que l'Empire l'imposait. M. Borzsák reprenait ainsi les idées que nous avons déjà citées à propos de l'*otium*. Il montrait que celui-ci entraîne la mollesse et qu'il favorise ainsi la décadence des peuples et des civilisations. Cela est d'autant plus dangereux lorsqu'une telle complaisance coïncide avec l'établissement d'un pouvoir personnel. *Cum domino pax ista uenit*. Sans doute, Tacite paraît quelquefois se réjouir d'une semblable situation. Mais M. Borzsák formule à ce propos une idée que nous avons déjà observée et qui est essentielle chez lui. Il croit en particulier à l'ironie de Maternus, personnage du *Dialogue* qui affecte de trouver la paix et le contentement dans la solitude et l'abstention. En réalité ce détachement implique le refus de la « paix stérile » qui suscitait l'adulation sans comporter de fécondité. Ajoutons que cette conception du repos dans l'engagement loyal de l'esprit permettait à Maternus d'écrire des tragédies contre Néron. Nous pensons à son propos à Cicéron (*otium cum dignitate*) et aussi à sa doctrine des *Philippiques* dans lesquelles *pax est tranquilla libertas* : il n'y a pas de paix véritable sans liberté.

Plusieurs articles reprennent cette conception en la nuancant de façons diverses. Le premier d'entre eux est relatif aux rapports de Tacite avec Cicéron. Nous avons noté que certains des principaux textes apparaissent dans le *Dialogue des orateurs*. Mais il semble, à lire Tacite, qu'il s'inspire plus de la poésie et de ses libres intuitions que de l'éloquence proprement dite. Il se borne, dans la première partie de son ouvrage, à esquisser en quelque façon une description de la querelle des Anciens et des Modernes en insistant sur les mérites des deux attitudes qui seront donc réunies dans la démarche de Maternus. Du

même coup, les aspects politiques de la création littéraire chez Cicéron se trouvent mis en lumière : M. Borzsák marque les différences du *Dialogue* taciteen avec la doctrine du *Brutus*. Cicéron construit toute cette oeuvre sur l'idée d'un progrès infini (ou indéfini) de la parole oratoire. De cet accroissement de la culture dépend peut-être la préservation de la liberté. Chez Tacite, l'éloquence, bien loin d'entrer dans la liberté, a reculé chez les modernes vers la décadence ; elle n'a pas su se préserver contre les passions et les conflits de pouvoir. Elle ne peut être sauvée que par l'autorité personnelle d'un *optimus princeps*. Cette doctrine est attribuée à Maternus mais M. Borzsák pense y trouver la marque d'une ironie taciteenne qui s'exprime peut-être dans la réflexion sur la liberté : celle-ci doit être « tempérée » et on ne peut obtenir un pareil équilibre qu'en se taisant et se cachant (*tacendo et latendo*). Il semble donc que l'espoir cicéronien dans un progrès de la culture a quelque peu disparu.

L'article suivant commence à s'interroger sur la conception de l'héroïsme, si tant est qu'on peut la trouver chez Tacite. L'auteur montre en particulier que la comparaison établie entre Germanicus et Alexandre fait apparaître les insuffisances et les lacunes du modèle procuré par ce dernier. C'est dans un tel esprit que Germanicus avait voyagé en Egypte. Mais Tibère (et aussi ses difficultés avec les Germains) lui ont démontré que son exemple ne pouvait être appliqué par la Rome de son temps. Il en est allé de même pour Agricola, qui a suivi de manière analogue l'exemple du conquérant. Mais il ne croyait qu'à une guerre juste et comprenait assurément les raisons de Calgacus qui, replié dans les forêts écossaises, montrait à son peuple les faiblesses des Romains et prévoyait fort bien ce qu'on pouvait attendre de cette nation corrompue par sa propre réussite.

Deux conclusions s'esquissent alors. D'abord, on constate encore une fois que les influences orientales sont présentes. Mais l'affaiblissement de l'esprit civique interdit de les équilibrer par la tradition romaine et le *mos maiorum*. L'Iran a dénoncé la tyrannie, dont il a fourni les exemples. Mais il n'a préservé ni l'enseignement socratique ni la liberté de l'*Urbs*. D'autre part, l'*otium*, chez Tacite, est presque toujours accompagné de connotations négatives. Agricola a bien essayé de l'introduire chez les peuples conquis. Mais Calgacus lui démontre qu'il les prépare ainsi à la défaite face aux barbares qui sont plus durs ou moins mous. Que peut-il faire dès lors ? Garantir les succès de Domitien et lui procurer une gloire imméritée. Il est même allé jusqu'à se faire attribuer des éloges injustes, parce qu'il voyait bien que le prince était coupable, mais il était obligé de le servir.

Pour conclure ces réflexions sur les *Tacitea*, M. Borzsák propose en un article de grand intérêt une récapitulation de son expérience d'historien de Tacite. Il se reporte en particulier à la conférence à laquelle nous avons déjà fait allusion sur l'*otium Taciteum*. Il fait à ce propos une paraphrase des *Historiæ*, I,11,3 : *Hic fuit rerum nostrarum status, cum inchoavimus annum illum reipublicae prope supremum, annum insurrectionis et resurrectionis nationis Hungariae, annum dico MCMLVI*. En effet c'est à 1956 que l'auteur renvoie pour faire application des premiers mots de cette phrase. Il se rappelle qu'il l'a évoquée dans sa patrie lors de l'insurrection qui s'est alors produite et qui s'est terminée par une répression dans laquelle il a perdu l'essentiel de ses fonctions, pour ne les retrouver que longtemps plus tard. Il identifie ainsi quelque peu son comportement d'historien à celui de Tacite lui-même. Il a été réduit à un *otium* qu'il ne souhaitait pas et il en a tiré parti pour confirmer sa pensée : devenu bibliothécaire à l'Université de Budapest, il y a relu en détail les manuscrits de Tacite et il a pu découvrir dans cette oeuvre plusieurs aspects majeurs : 1. Il a montré que le souci de la liberté reste constant chez l'historien et que sa retraite même lui permet de l'affirmer. 2. Il a pu ainsi suggérer, en se référant notamment à l'histoire d'Alexandre et aux réalités historiques décelées par les idéologies orientales, que notre historien donne à son récit un caractère à la fois tragique et théâtral ou romanesque : il nous montre les Empereurs comme des Alexandre manqués, des conquérants dont les soldats et dont les moeurs sont amollis. Il aboutit ainsi à un tacitisme sévère qui atteste les défauts et les erreurs des Romains de son temps mais cherche les moyens de préserver la patrie ainsi que ses conquêtes et son avenir.

Nous ne pouvons analyser dans le détail les parties qui suivent. La première est intitulée *Latin tardif*. Des sujets assez différents s'y rencontrent : *Animula uagula*...chez Hadrien ; les lectures d'Ausone en Hongrie au XVI<sup>e</sup> siècle ; la mort de Poppée ; la réception de Lucrece au XVIII<sup>e</sup> siècle. Nous insisterons essentiellement sur le rôle de Melanchthon comme *praeceptor Hungariae*. M. Borzsák est profondément fidèle à la tradition protestante.

Un autre chapitre a pour titre *Est-Ouest*. L'auteur revient à propos de quelques exemples sur une idée que nous avons déjà rencontrée souvent et qui insiste sur la position intermédiaire de la Hongrie. L'originalité de cette série d'études réside dans la mise en oeuvre de la mythologie comparée ou des rapprochements établis entre les légendes religieuses des différentes nations. Nous citerons en particulier des rencontres entre Attila et la théologie de la lumière (*xvarenah*). D'autres textes sont relatifs aux

guerres de conquête entreprises par les Turcs contre l'Autriche : ils ont déjà pris Buda qui appartenait à cet Empire, ils rêvent de prendre aussi Vienne et ils construisent des légendes qui imaginent que cette victoire a eu lieu, alors qu'elle ne se produira jamais.

M. Borzsák réfléchit enfin sur l'histoire de l'*Altertumwissenschaft*. Il l'étudie principalement dans son pays et propose en particulier un article sur *La philologie grecque et latine en Hongrie*. Il présente successivement les initiateurs de l'époque médiévale qui se servent du latin puis les grands humanistes, en particulier Janus Pannonius, puis Melanchthon et ses successeurs ; il en vient ensuite aux auteurs plus récents depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et il est amené de ce fait à reprendre d'autres études relatives à sa propre formation et à ses maîtres : Otto Weinreich et Andreas Alföldi. Il fait l'éloge de Kerényi.

Ici s'achève une série d'études qui méritent pour diverses raisons notre admiration et notre gratitude. Nous voudrions le dire en finissant.

D'abord, les textes qui sont ainsi méthodiquement regroupés ont été publiés de manière dispersée, selon les occasions. Il est utile de les retrouver ici selon l'ordre des idées ; cela n'exclut pas la connaissance des oeuvres plus longues ou plus générales qu'a publiées l'auteur. Mais les lecteurs peuvent ainsi apprécier d'une manière plus exacte la cohérence des idées d'ensemble et leur reflet dans les détails. Ils admirent dès lors l'étendue considérable de la culture mise en oeuvre, sa précision, sa profondeur. On arrive à une méditation ample et généreuse. Ce n'est point un hasard si l'épilogue du recueil est constitué par un discours que M. Borzsák a proposé après avoir reçu le Prix Herder et au nom des autres titulaires. Il s'agit bien en l'occurrence d'une réflexion sur la culture européenne, sur son présent et sur son avenir. La philologie gréco-latine se prête aujourd'hui autant que jamais à en définir le contenu, les principes et les fins : ils s'associent à la sagesse humaniste, qui est toujours nécessaire. Ainsi se trouve confirmée la fraternité profonde entre les nations et leurs traditions.

Si l'on formulait dans le détail la méthode qui nous est présentée, on pourrait parler, me semble-t-il, du dialogue entre toutes les formes de la parole et de la beauté. Il s'élargit aujourd'hui et court en même temps des périls nouveaux, soit qu'on le banalise, soit qu'on le spécialise. Mais Homère et Virgile se tiennent au coeur des textes et des expériences que nous avons rencontrés. Ils nous parlent d'abord de la terre des hommes et de ses solidarités. Cela justifie une démarche constante chez M. Borzsák. Il ne se contente pas d'analyser ou de comprendre tel ou tel écrit. Il en met en lumière les sources et les conséquences, la création et la réception. Il les situe dans la vie même de l'histoire dont il fait apparaître la continuité en garantissant l'unité complexe de la mémoire, du présent, de l'avenir.

Cela est particulièrement vrai si nous relisons les principaux auteurs étudiés par M. Borzsák. Ce sont Horace et Tacite. Ils semblent à première vue très opposés. L'un admire Auguste et cherche l'*otium*. L'autre ne renonce pas à la liberté et manifeste un pessimisme qui semble se traduire par un esprit d'opposition et par un refus du repos. Mais, quand il s'agit de tels auteurs, travaillant dans de telles circonstances, il faut se garder de négliger les nuances ou de présenter des interprétations conventionnelles ou abstraites. Les mots employés par de grands écrivains ont souvent plus de signification qu'on ne croit. Pour les comprendre, il faut tenir compte de leur vie. Il faut savoir ce que leur usage doit aux circonstances et aussi à l'ensemble des oeuvres et des cultures, à la grandeur et à la fermeté des âmes et des coeurs.

M. Borzsák nous montre par l'ensemble de ses travaux que les deux auteurs, Horace et Tacite, sont moins éloignés qu'il ne semble. L'un et l'autre savent accueillir l'*otium*, « en des lieux purs et innocents ». L'un et l'autre reconnaissent les devoirs de l'action, qui doit s'accomplir selon les exigences de la conscience et des lois, valeurs que le prince et le peuple doivent garantir et respecter. L'un et l'autre retrouvent, chacun à sa façon, la pureté de Virgile. Ils connaissent la réalité, dans son amertume même, mais ils ne renoncent pas à croire en l'idéal. Ils admettent le poids de l'histoire sans se laisser asservir ni par elle, ni par la fatalité, ni par les hommes, qu'ils savent pourtant admirer parfois tout en dépassant le plus souvent leurs passions. Ils servent à la fois l'universel et leurs patries et c'est ainsi qu'ils témoignent, dans la sévérité ou dans la grâce, par le sourire ou par l'amertume, de la dignité humaine.

Alain Michel  
Institut de France  
Académie des Inscriptions  
et Belles-lettres  
23, Quai de Conti  
F-75270 Paris CEDEX 06

*Acta Ant. Hung.* 41, 2001

Egon MARÓTI, *A delphoi Pythia sportversenyeinek győztesei* [The Victors of the Pythian Games in Delphi]. Budapest: Argumentum Kiadó 2000, 187 pp. (Apollo Könyvtár 21).

This book is the second part of a book by the same author entitled *Delphoi és a Pythia sportversenyei* [Delphi and the Pythian Games] that was published in 1995 as volume 17 of the series Apollo Könyvtár. The author's goal was to collect and analyze the ancient sources on the victors of the Pythian Games and to inspire further research in this field. The book sums up the literary, archeological and epigraphical evidence on some 200 athletes and offers an overview of the overall sport careers of these athletes, as well as a clarification of certain chronological problems regarding their participation in various competitions. Maróti has also investigated the social status and possible political importance of these athletes; these investigations will no doubt prove valuable for future sociological research. In some cases, it proved impossible to specify whether it was the noble background of any one athlete that had enabled him to become an outstanding athlete or whether he had risen in social standing owing to his sport successes. One case in point is Milo,<sup>1</sup> in whose case the author is careful not to come to a hasty conclusion. This careful judgement, the thorough analysis of the available evidence combined with an avoidance of flights of fantasy characterize this book that is similar to the author's former works.<sup>2</sup>

It is commendable for an author of a study on sports history to like and understand sports. Maróti discusses the career of a pentathlos called Phayllos in several sections of his book, for example on pages 24-25, and he compares the present-day technique of this sport with the ancient one, bringing the sports life of antiquity closer to the modern reader. He also underlines the importance of other sports in the life of boxers, for example, whose training schedule also included running and swimming to increase their stamina. Maróti also discusses strengthening exercises such as running in wet sand, another link between the sports life of antiquity and our own times. A similar parallel between antiquity and our own age is drawn with respect to rehabilitation since many athletes of antiquity began their career in sports in order to improve their health much in the same way as Ewry, the American gold medallist took up sports after his infantile paralysis and went on to become Olympic champion six times in 1900 and 1904.

A few critical and supplementary remarks concerning various sections of this book seem to be order. In the case of Glaukos, the author could have emphasized that this athlete had been helped to an important political position as a result of his sports career. He was appointed governor of Kamarine by Gelon, the tyrant of Syracuse.<sup>3</sup> The discussion of Phayllos' career is greatly enhanced by an analysis of the ancient technique of discus throwing and long jumping. In his overview of the modern hypotheses on the ancient technique of long jumping, the author accepts J. Ebert's arguments. It must here be noted that H. Schmid, European champion of the 400 meters hurdle race on three separate occasions is of the same opinion. He tested the various modern hypotheses on the technique of ancient long jumping and was only able to achieve Phayllos' result using the technique proposed by Ebert.<sup>4</sup> Echoing other scholarly opinions, Maróti notes that Thrasydaios had won the children's stade at Delphi in 474 BC and had gone on to win the *diaulos* (double stade) of adults twenty years later. In contrast, M. Golden, whose book could not be quoted by Maróti, mentions Thrasydaios' two victories as alternatives.<sup>5</sup> In his overview of Theogenes' career, Maróti states that this athlete did not compete in Olympia after his victory in boxing. This is incorrect since we know that he won the *pankration* in 476. Theogenes' victory at Olympia in this branch

<sup>1</sup> Cp. YOUNG, D. C.: *The Olympic Myth of Greek Amateur Athletics*. Chicago 1985, 11, 74, 92 f., 95, 134, 136, 139, 145 f., 153f., 157, 160, 162.

<sup>2</sup> In his review of *Delphoi és a Pythia sportversenyei* [Delphi and the Pythian Games] in *Nikephoros* 11, 1998, 242-245, Gy. NÉMETH does not quote Maróti's certain studies correctly in notes 1 and 4. He only mentions the Hungarian version of an article published in German: Periodonikes. Anmerkungen zum Begriff Perioden-Sieger bei den Panhellenischen Spielen. *Acta Ant. Hung.* 31, 1985-88, 335-355. The other study is MARÓTI, E.-MARÓTI, Gy.: Zur Frage des Pentathlon-Sieges. *Nikephoros* 6, 1993, 53-59 and not on pages 43-60.

<sup>3</sup> YOUNG, op. cit. (note 1), 162.

<sup>4</sup> SCHMID, H.-MÜLLER, N.: New Cognition of the Theories of Long Jump in Ancient Greece. *New Horizons of Human Movement* 1988, SOSCO (Seoul Olympic Scientific Congress) Sept. 9-15. 1988, Dankook University, Cheonan Campus. Experts.

<sup>5</sup> GOLDEN, M.: *Sport and Society in Ancient Greece*. Cambridge 1998, 98.

is mentioned by Maróti, but without the date and neither does he note that Theogenes' name often occurs in the form of Theagenes.<sup>6</sup> Kallias, son of Didymias, represented an interesting type of the ancient sportsman. D. Kyle has noted that "the study of athletes ... may indicate the existence of professional athletes in classical Athens in the sense of devotion of time – but probably not financial dependency. ... Among Athenians, Kallias Didymiou probably was a temporal professional."<sup>7</sup> According to D. C. Young the concept of amateurism can be characterized by three main features: the sportsman comes from a noble family, his sports career is short and he makes no financial profit from sport. After demonstrating that neither the 'pure form' of amateurs, nor that of professionals existed in antiquity, Young goes on to distinguish eight types of sportsmen. (The main characteristics of professionalism are a humble background, a long career and financial gains from sport.) The first type of sportsman is the "amateur-amateur-amateur", while the eighth is the "professional-professional-professional".<sup>8</sup> Using these categories, Kallias was "amateur-professional-amateur". This would confirm Maróti's rejection of amateurism and professionalism in the modern sense in antiquity.<sup>9</sup> The author is correct in emphasizing the rising popularity of the Panhellenic contests in the territories far from the classical centres as he investigates the career of Telesikrates of Kyrene. P. Siewert came to a similar conclusion from his study of the epigraphic material from Olympia. He emphasizes that the Hellenes, arriving from distant territories, received several privileges in Olympia.<sup>10</sup> On page 38 and in note 167 E. Kunze's name is mistakenly given as F. Kunze. The exact date of the *pankration* victory of Thessalian Hagias in Olympia is uncertain. Some historians date it to 484 BC, while others to 444 BC. Maróti does not accept the date of 444, but believes that the victory can be dated later than 484. His dating is supported by an Olympic inscription published by P. Siewert that documents the strained relations between Olympia and Thessaly in the second and third decades of the 5th century BC. These strained relations improved later.<sup>11</sup> In any analysis of Alkibiades' sports career, his probable victory in the Panathenaic competition should definitely be mentioned.<sup>12</sup> In note 277, the author quotes the story of the scandal at the finish of stade in the Olympic games in 396 BC which race was won by Eupolemos. One consequence of this scandal was that the Olympic Council imposed a fine on the judges who had decided in favour of the Elean sportsman.<sup>13</sup> Iolaidas' name is usually written in the correct form, although the incorrect form of Ioladas occurs in the description of Korbeidas' career. In sport history, there are different opinions over the dates of pentathlos Timon's victories. Moretti believes that Pausanias' remark of the participation of this sport expert in the Aetolian campaign against Thessaly can be linked to the Second Macedonian War. Maróti accepts this possibility, although he notes that "there is no evidence for an Aetolian campaign against Thessaly from this period." The author is mistaken since this is mentioned by Livy and by various scholars of this period.<sup>14</sup>

It is understandable that such an extensive collection of special material contains a few inaccuracies. At number 113 the author mentions the Milesian Babon, son of Nikomachos. As a matter of fact it was the other way round, Nikomachos being the son of Babon and he won in Pergamon and Nemea. His

<sup>6</sup> MATZ, D.: *Greek and Roman Sport. A Dictionary of Athletes and Events from the Eight Century B. C. to the Third Century A. D.* Jefferson, North Carolina and London 1991, 95–96.

<sup>7</sup> KYLE, D. G.: *Athletics in Ancient Athens*. Leiden 1987, 150.

<sup>8</sup> YOUNG, *op. cit.* (note 1), Appendix 3.

<sup>9</sup> MARÓTI, E.: Az ókori hivatásos sport tévhitéhez [Misbeliefs concerning professionalism in antiquity]. *Sporttudomány és a XX. sz. IIIrd National Congress on Sport Sciences*. Budapest March 5–6, 1999. Ed. by A. Mónus. Budapest, Vol. I, 116–118.

<sup>10</sup> SIEWERT, P.: Privilegien überseeischer Griechen im Heiligtum von Olympia. *Il dinamismo della colonizzazione greca. Atti della tavola rotonda Espansione e colonizzazione greca di eta arcaica: metodologie e problemi a confronto (Venezia, 10–11/11/1995)*. Ed. by Cl. Antonetti–P. Léveque. Napoli 1997, 95–96.

<sup>11</sup> SIEWERT, P.: Eine Bronze-Urkunde mit elischen Urteilen über Böoter, Thessaler, Athen und Thespiat. X. *Bericht über Ausgrabungen in Olympia (Frühjahr 1966 bis Dezember 1976)*. Berlin 1981, 228–248.

<sup>12</sup> Cp. KYLE, *op. cit.* (note 7), 195–196.

<sup>13</sup> CROWTHER, N. B.: Sed quis custodiet ipsos custodes? The Impartiality of the Olympic Judges and the Case of Leon of Ambracia. *Nikephoros* 10, 1997, 149–160.

<sup>14</sup> Livy 31, 40, 7–43, 3; HAMMOND, N. G. L.–WALBANK, F. W.: *A History of Macedonia III.*, 336–167 B.C. Oxford 1988, 423.

father, Babon won in Delphi at Soteria, but not in the Pythian Games.<sup>15</sup> As regards Straton, Maróti correctly mentions the punishments imposed on the bribers in note 501. However, occasionally not one, but six Zeus statues could be erected from the fine. These statues were usually placed at the entrance of the stadium and the names of the guilty ones were there for all to see. Note 519 lists the scholarly literature on the Leukophryene festival. J. Ebert's study should by all means have been included in this list.<sup>16</sup> Note 582 has Eleusina instead of Eleutheria, although the name occurs in the correct form elsewhere. Page 128 has Alkandrias instead of Alkandridas. In the analysis of Titus Domitius Prometheus' career the author correctly quotes J. Ebert who believes that the equestrian contests of the 3rd century A.D. declined. Ebert's opinion is quoted in note 705, although he later changed his views on athletic competitions.<sup>17</sup>

These remarks have hopefully contributed to a better understanding of this excellent work. It was a great pleasure for me to read this new book by the outstanding Hungarian scholar of antiquity. The book contains an extremely rich material and an unparalleled collection concerning the victors of the Pythian Games. It would be useful to publish this study in a foreign language.

István Kertész  
Eötvös Loránd University  
Department of Ancient History  
H-1364 Budapest, P.O. Box 107

Shannon N. BYRNE and Edmund P. CUEVA (eds): *Veritatis Amiticiaque Causa: Essays in Honor of Anna Lydia Motto and John R. Clarke*. Bolchazy-Carducci Publishers, Wauconda, Ill, 1999, xvi + 345 pp.

This collection of sixteen essays was published in honour of Anna Lydia Motto and John R. Clarke. The former is a professor of Latin literature, while the latter is a renowned scholar of English literature. The reason for the joint Festschrift was – beyond their marriage – their cooperation in three books and countless essays.

Most of the essays in this collection have something to say about Seneca the philosopher. This is not mere chance. A. L. Motto has published six books and dozens of essays about the philosopher. Seneca's relationship to power is a recurrent theme of classical studies and many of the essays discussing his writings also touch upon various issues of Roman history and literature. One of the best essays in this collection, Hans-Friedrich Mueller's "Imperial Rome and the Habitations of Cruelty" examines the role of cruelty in Roman history and Roman opinions on cruelty as reflected in Seneca's and Livy's works. Mark Morford's short essay, "The Dual Citizenship of the Roman Stoics" is also outstanding. The political ideas of the principate aristocracy and the influence of Stoic philosophy on these ideas is a recurrent and oft-studied topic. Morford's essay shows that this topic is also inexhaustible. Alexander MacGregor's essay, "Wine, Women and What? Some Vices in Seneca's *De Ira*" discusses a possible

<sup>15</sup> KERTÉSZ, I.: Pleres de oikos hapas stephanon. *Nikephoros* 12, 1999, 143–148.

<sup>16</sup> EBERT, J.: Zur Stiftungsurkunde der Leukophryena in Magnesia am Mäander. *Philologus* 126, 1982: H. 2, 198–216.

<sup>17</sup> EBERT, J.: Zur neuen Bronzeplatte mit Siegerinschriften aus Olympia (Inv. 1148). *Nikephoros* 10, 1997, 217–233. On p. 233 Ebert notes that "Die Bronzeplatte ergänzt unser Wissen über die Geschichte der Olympischen Spiele in mehrfacher Hinsicht beträchtlich. ... Vor allem aber wirft sie mit ihren Inschriften einer ganzen Reihe vordem unbekannter aus Griechenland und Kleinasien stammender Olympioniken des 4. Jh.s.n. Chr. und mit den damit verbundenen Aufschlüssen über das Wettkampfprogramm auf diese bislang dunkle Spätphase der Olympischen Spiele neues Licht. Es zeigt sich... dass bei den Olympien noch bis in die letzten Jahrzehnte des 4. Jh. s. n. Chr. Athleten aus weit entfernten Gegenden der griechisch-römischen Welt konkurrierten und dass die Olympien damals keineswegs den Charakter lokal begrenzter Spiele angenommen hatten."

emendation. After investigating the possibility of “*canore*” – that the author regards to be of modern origin – MacGregor argues that “*omni umore*” ought to be regarded as part of *De Ira* (with the addition of “*balineo atque*”).

Seneca is one of the Roman writers whose work offers excellent chances for multi-disciplinary research. Daniel R. White’s essay, “Seneca and the Empire of Signs” discusses not only Plato and Augustine, but also Levi Strauss, Derrida, G. Bateson, Nietzsche, Maxwell, Foucault, cybernetics and entropy. While White no doubt widens his readers’ perspective, his discussion of Seneca’s ideas is restricted to the problem of the philosopher’s relation to Nero.

With a single exception, the essays in this collection deal with either Seneca’s work or with a specific aspect of Roman history and literature. Linda Jones Hall’s “Latinitas in the Late Antique Greek East: Cultural Assimilation and Ethnic Distinctions” differs from the other essays in that the author examines the relationship between the Empire and small ethnic groups, using Phoenician Berytus as an example and making a comparison with Lybia and other areas. Hall applies the lessons learned from 19th and 20th century colonial history to the classical sources. Her ideas on cultural assimilation and ethnic distinction are quite convincing. However, the material on religious history appears to be rather one-sided. Julian’s opinion could be related to the traditional concept of Roman religion more firmly.

The other essays include Herbert W. Benario’s “Augustus, Rome and the Romans”, Shannon N. Byrne’s “Maecenas in Seneca and other Post-Augustan Authors”, Jon Scott Campbell’s “Pisspots and Pumpkins: Three Notes to the *Apocolocyntosis*”, Edmund P. Cueva’s “The Art and Myth of *Cupid and Psyche*”, George W. Mallory Harrison’s “Claudian *Catores*: Seneca and Cripus”, J. D. Noonan’s “*ME CHEIRON PATROS*: The Rising Generation in Euripides’ *Heracleidae*”, Michele Valerie Ronnick’s “Concerning the Plane Trees in Seneca’s Twelfth Epistle”, Jo-Ann Shelton’s “Elephants, Pompei and the Reports of Popular Displeasure in 55 BC”, W. Jeffrey Tatum’s “Roman Religion: Fragments and Further Questions” and William E. Wycislo’s “Seneca’s Second Exile: Seneca and the Romantics”.

György Hegyi W.  
Eötvös Loránd University  
Department of Ancient History  
H-1364 Budapest P.O. Box 107

#### Notes on DOYLE’S translation of Sedulius Scottus

Edward G. Doyle published his Sedulius translation ‘*Sedulius Scottus on Christian Rulers and The Poems*’ in the series ‘*Medieval and Renaissance Texts and Studies*’ no. 17, edited by the State University of New York at Binghamton in 1983. As a basis for his translations he used S. Hellmann’s edition of ‘*De rectoribus Christianis*’ (*Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters* vol. 1, München 1906) and L. Traube’s edition of the poems in *Monumenta Germaniae Historica, Poetae* vol. 3 p. 166 ff. Concerning his technique in translating Doyle writes *i.a.* p. 44: “I have had to be somewhat free in my translation of Sedulius’ long and complex sentences in order to avoid a stilted rendering of his language... At times translation required deletion of a word or phrase here and there, but I have been careful not to allow such changes to alter significantly the meaning or sense of a line”.

The reviews of Doyle’s Sedulius translations I have seen have mostly been favourable, although several errors have been pointed out; cf. particularly *Speculum* 61 (1986), 465 f. (Ziolkowski)<sup>1</sup> There are, however, many mistakes in this volume, which seem to have gone unnoticed so far. To facilitate the work of future users of these translations, I give herewith a list of various errors and omissions I have found.

<sup>1</sup> Also *Cambridge Medieval Celtic Studies* 11 (1986), 113 ff. (Lapidge) and *Le Moyen Age* 93 (1987), 85 ff. (Meyers).

*On Christian Rulers*

P. 29,28 f. (Hellmann) *quas rotat partes rapidum per axem / mobilitate*: p. 56 “(points) which it rotates in fickleness on its axle”. Why not translate *rapidum*?

45,12 f. *Sed haec de reprobis dicta sint rectoribus; nunc...*: 65 “More may be said on the subject of wicked rulers; but now...” Rather: ‘This should be said...’

66,3 f. *qui dat et Omnipotens ducibus sperare superbam / virtutem valida vincere posse manu*: 78 “and the Almighty who allows rulers to trust in the superior strength by which they may conquer with mighty hand”. Rather: ‘And the Almighty who allows rulers to hope to be able to conquer haughty might with a strong hand’.

*Excursus*

*Textual Criticism*

55,6 f. *Quomodo manus extendes, de quibus adhuc sanguis stillat iniustus*. Instead of *iniustus* one expects *iustus* (or *innocens*, or perhaps *iniuste*: cf. 55,10 *tantus iniuste sit sanguis effusus*).

*Language*

57,10 ff. *Quam lux rutilo nova caelo / fit grata habitantibus orbem / ... quam ros sitientibus arvis / ... sic praeveniente pia clo / animae fit cara medela*. *Quam* in correspondence with *sic* must mean *ut* ‘as’; for this quite rare usage see J. B. Hofmann & A. Szantyr, *Lateinische Syntax* (München 1965) p. 593.

*The Poems*

No. 1,33<sup>2</sup> *te duce grex domini lacrimas in gaudia vertit*: p. 99 “O shepherd of the Lord, you turn tears into joys”. Rather: ‘When you are the leader, the tears of the Lord’s flock turn into joy’ (sing.; cf. French *la joie < gaudia*).

2,1 *Tityrus in silvis ego tristis mente remansi*: 100 “I, Tityrus, mournful at heart, remain in the forests”. Rather: ‘... have remained...’

2,11 *gratia Francigenis quo te praesente coruscet*: 100 “may your splendid presence bless the Franks with grace”. The meter shows that *gratia* is nominative, hence subject.

2,18 *carior auricomis es, pater alme, gazis*: 100 “you are more precious than a wealth of golden hair”. It does not seem very flattering for bishop Hartgar, to whom the poem is addressed, that he has more worth than hair. *Auricomus* means only ‘golden’, *auricomae gazae* ‘golden treasures’, i.e. ‘gold’; cf. *Mittelateinisches Wörterbuch* 1,1249,53 and infra 20,23 *cingitur auricomis ... capillis* (the expression would be tautological, unless *auricomus* means ‘golden’, ‘blond’).

2,25 *nec mea Musa tulit tacitis resilere labellis*: 100 “and my muse has not withdrawn with silent lips”. *Resilire* means ‘to be silent’; Doyle obviously has confused it with *resilire*.

7,36 *permiscens blandis musica verba iocis*: 106 “mixing words of music with gentle reproaches”. *Iocus* means ‘joke’, not ‘reproach’.

8,13 ff. *Protegis scuto fidei tuosque / macte lorica galeaque Christi, / aureo fulgens gladio salutis / proteris hostes*: 109 f. “You ward off enemies with the shield of faith, a sacred lorica, and Christ’s helmet; and flashing with salvation’s golden sword, you destroy them”. The first line means: ‘You protect your people with the shield of faith’.

12,10 *Spargamus flores vernulitate novos*: 113 “Strew fresh flowers in his majestic path”. The last words come from Doyle’s Muse, not the one of Sedulius. The line means: ‘Let us strew fresh spring flowers’; for *vernulitas* see A. Blaise, *Lexicon Latinitatis Medii Aevi s.v.*

18,21 f. (19,1 f.) *Enitet ecce polo iam nunc plenissima luna, / gaudia plena notans enitet ecce polo*: 119 “Once more, the full moon shines in the sky and betokens abundant joys for your city.” The words “once more” and “for your city” have no equivalents in the Latin text.

<sup>2</sup> I use Traube’s text, since that is the one which was available to Doyle, but I compare also the more recent edition by I. MEYERS (CCcm 117, 1991; see my review in *Orpheus* 14 (1993), 160 f. and the much more extensive one by D. SHANZER, *Medium Aevum* 63 (1994), 104 ff.

19,3 f. (19,5 f.) *Virtutum specimen, pacem veramque salutem / optastis nobis, omne decusque, probis*: 119 “Paragon of virtue and manifold splendor, / you desire true peace and salvation for the just”. The untranslated *probis* goes with *nobis* ‘for us who are just’; *omne decusque* is also direct object of *optastis*.

23,30 (24,30) *angelico decori fulserat assimilis*: 124 “she flashed with divine splendor”. Why “divine” instead of ‘angelic’?

33,9 *tu dextrum sidus dextrali climate fulgens*: 134 “you, a propitious star glimmering in the heavens”. *Dextralis* means ‘southern’, see my book ‘*Der hibernolateinische Grammatiker Malsachanus*’ (Uppsala 1965) 133, n. 1 and *Zeitschrift für celtische Philologie* 43 (1989), 270.

34,8 *namque nefas tales est nec amare viros*: 134 “for it is no fault to esteem such worthy men”. That is an understatement; *Sedulius* means: ‘for it is a sin not to love such men’.

36,17 *ut multis multetur multo superbus*; these words are not translated p. 136.

56,38 *Maxime, tu minimos respice, Christe, tuos*: 152 “O Christ ... be ever mindful of your humble followers”. *Maxime* is not translated; it forms a nice contrast to *minimos*.

60,1 *gaudemus*; why translate it p. 155 “let us ... exalt”, as if it were a hortative subjunctive?

The riddle in no. 64 remains enigmatic to me, but Doyle’s translation p. 159 makes the comprehension still more difficult: *quamvis* in line 4 means of course ‘although’, not “since”, and the phrase *aufertur vero verum* in line 9 must mean ‘truth is taken away from truth’, not “truth derives from truth”.

71,30 *avido ... viro* means ‘the eager man’, not as in Doyle p. 165 “earnest man”.

Bengt Löfstedt  
157 N. Bowling Green Way  
Los Angeles, CA 90049  
USA